

PELLETIER, Benjamin, *La mère des batailles*, Paris, Éditions de l'Olivier, 2004, 259 p.

Shahira El Moutei-Khalil

Volume 18, Number 2, Spring 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1073234ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1073234ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

1180-3479 (print)

1916-0976 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

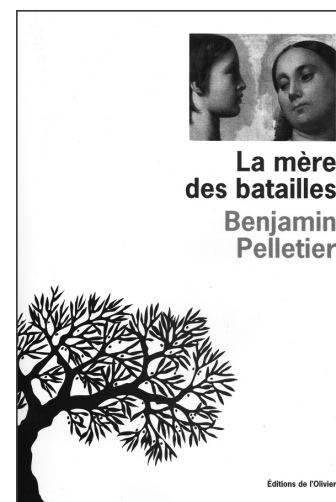
El Moutei-Khalil, S. (2006). Review of [PELLETIER, Benjamin, *La mère des batailles*, Paris, Éditions de l'Olivier, 2004, 259 p.] *Frontières*, 18(2), 80–81. <https://doi.org/10.7202/1073234ar>

---

PELLETIER, Benjamin

## La mère des batailles

Paris, Éditions de l'Olivier,  
2004, 259 p.



Benjamin Pelletier est né en 1975. Il a étudié la philosophie à Toulouse, enseigné le français à Riyad puis à l'Alliance française de Séoul. *La Mère des batailles*, son premier roman, est le fruit d'un travail commencé en Corée du Sud en mars 2002 et achevé à Paris en février 2003.

L'auteur suit l'évolution de la maladie de sa mère et passe toutes ses matinées auprès d'elle à l'hôpital; elle est âgée de 48 ans et souffre d'un cancer en phase terminale. Pour pouvoir accompagner sa mère jour après jour et vivre ces moments douloureux, en rentrant chez lui, il obéit à un cérémonial strict pour ensuite prendre un livre où il peut trouver refuge et accalmie, lecture qui le fait quitter ce monde pour mieux y revenir par la suite car, dit-il, «La force des vrais détours n'est pas d'éloigner mais d'atteindre au but avec plus d'exactitude.»

*La mère des batailles* se présente sous la forme de 135 paragraphes numérotés et divisés en dix chapitres qui nous livrent les réflexions éparses de l'auteur, méditations qui tracent son cheminement spirituel et le mènent de la maladie et la mort vers la vie et l'écriture. Il suit donc l'évolution de la maladie de sa mère et nous livre ses interrogations et ses réflexions sur la relation entre

une mère sur le point de mourir et un fils qui l'accompagne. On pourrait reprocher à l'auteur la structure morcelée de l'œuvre, mais celle-ci s'explique du fait qu'il considère que *l'architecture*, chère à bien des écrivains, ne correspond pas à son travail; autrement dit le souci du plan et de la structure reste, pour lui, secondaire.

L'ouvrage comprend deux parties. Dans la première, Pelletier explore la relation entre la malade et son accompagnateur, au-delà du lien filial, dans une perspective philosophique. Dans la seconde, Pelletier part en voyage, sorte de parcours initiatique qui le ramène à la vie par l'écriture. Les cinq derniers chapitres relatent, dans une très belle prose, des souvenirs, réflexions et interrogations.

Bien que la seconde partie soit intéressante, c'est la première qui a davantage retenu notre attention. C'est dans cette première moitié de l'ouvrage que l'auteur nous fait part de son expérience et de son cheminement spirituel, avec une grande pudeur qui exclut l'expérience émotionnelle, ce qui laisse toute la place à une réflexion tout à fait personnelle et nuancée qui va parfois remettre en question des idées reçues.

Ces considérations profondes n'empêchent toutefois pas l'auteur d'aborder des éléments plus prosaïques comme l'hôpital où «la porte s'ouvrait sur un monde orphelin de tout passé et de tout avenir, un monde dont nous étions les convives et dont elle était la seule héroïne». Cet hôpital, où l'irréversible est sur le point de se produire, devient pour lui «le centre du monde, la raison du lever, la hantise du coucher», le lieu de la rencontre quotidienne avec l'amour et la mort. Pelletier relève le fait que chaque instant était précieux, qu'il tenait à la fois du miracle et de la catastrophe, puisqu'il vivra des moments de grande joie alors que tout était désespéré. Par ailleurs, l'auteur est dur avec les médecins; ils se considèrent, selon lui, comme les dépositaires du savoir et, ne pouvant répondre au malade par un «mensonge savant ou une vérité évasive», ils se comportent comme des êtres vaniteux blessés dans leur amour-propre.

Pelletier revoit les événements pour retrouver ces jours où tout a été lentement et très vite avec l'intention de «vivre en escargot dans la coquille du souvenir pour porter en moi une vie continuée et reporter sa mort [celle de sa mère] jusqu'à la mienne». L'auteur veut donc se tourner vers tout ce à quoi il n'a pas pu penser pendant ces semaines tra-

giques; il désire, non pas raviver des souvenirs, communiquer des faits, entretenir le malheur ou encore se défouler, mais écrire *pour* sa mère, à son intention: «Elle m'a porté en elle, à moi de la porter en moi. C'est le juste tribut d'un fils à l'égard de sa mère.»

Pelletier s'interroge sur la nécessité ou l'obligation de s'exprimer sur un événement douloureux, une tragédie annoncée, préparée et accompagnée. Il se demande, à notre époque où les gens se sentent dans l'obligation de parler des drames qu'ils ont vécus, s'il ne faudrait pas éviter d'en faire un spectacle, un dévouement ou encore l'objet d'une thérapie. À son avis, le silence peut parfois être un meilleur salut que la parole et il précise que quelqu'un pourrait refuser de s'exprimer «non pas pour retenir sa douleur mais pour en profiter, pour la faire fructifier, pour lui insuffler de la vie, pour la voir grandir entre ses mains, pour en revendiquer la paternité, pour l'inscrire dans une filiation personnelle qui n'a rien à voir avec la généalogie mais qui touche au devenir de l'esprit».

Pelletier va plus loin et estime qu'il vaut mieux se taire parce qu'avec la parole on finit par mentir en essayant de dire l'incommunicable, un peu, selon lui, comme quand on raconte un rêve et qu'on rajoute des pièces pour enjoliver le récit afin de le rendre amusant, poignant ou intéressant, bref, mémorable. De plus, l'auteur s'arroge le droit de prendre tout le temps qu'il lui faut pour vivre la perte de sa mère et ne penser à rien d'autre. Pour lui, le monde extérieur ferait obstacle à ce temps de maturation, ce temps «de l'ensemencement d'un esprit par un autre», ce temps qui «prépare un accouchement dans une vie qui s'achève». En d'autres termes, Pelletier plonge dans la mort pour en extirper la vie: «Je vis en elle et je fais mûrir en moi le fruit de nos amours non pour le cueillir et le jeter au fond du panier mais pour replanter sa graine en moi.»

Quant à la relation avec le mourant, Pelletier parle de l'art du silence, du respect du vide. Il relève l'embarras des visiteurs qui ne savent pas quoi dire, l'attention qu'il faut porter à ce qu'on dit au mourant, au fait qu'il ne faut pas lui mentir et qu'il faut éviter d'utiliser automatiquement les expressions les plus courantes, comme «bonne nuit» ou «à demain», qui ne sont plus adéquates. Il précise que la compassion des visiteurs peut être insupportable au mourant, qui n'est pas dupe, et que les paroles récon-

fortantes qui veulent l'encourager à garder une attitude positive ne peuvent que le torturer, lui qui ne voit plus la vie «que du point de vue végétal, alors que ficelé par la fatigue dans le linceul de son lit blanc c'est la mort qui le regarde». De plus, l'auteur fait remarquer que le malade acquiert une grande richesse spirituelle dont il n'aura pas la possibilité de tirer profit, et qu'il vit très intensément ses derniers jours, intensité dont l'homme en bonne santé est dépourvu, ce qui fait dire à l'auteur: «Le malade tend les bras vers la vie quand c'est la mort qui est devant lui; l'homme sain fait exactement le contraire.»

Ce livre, écrit dans une très belle langue que nous avons essayé d'illustrer ici par des citations, privilégie l'intériorité et démontre qu'on peut regarder autrement la mort pour qu'elle devienne, en fin de compte, source de vie.

*Shahira El Moutéi-Khalil*